

Je le lançai sur un divan et, comme un égaré, je montai dans ma chambre.

## II

« Oui, le fait est certain, me répétais-je en m'habillant, ma grand'mère a perdu la tête ! Quelle comédie me fait-elle jouer ?... Les fiancés sans le savoir !... Pourquoi pas nous marier du coup ?... Et ma fiancée, qui donc est-elle ?... Je sais son nom, pas davantage... » Et, comme s'il pouvait m'apprendre ou me révéler quelque chose, je me redissais ce nom de Suzanne qui, du reste, m'a toujours plu parce qu'il se prête assez volontiers à deux ou trois variantes aimables. « Est-elle brune ? est-elle blonde ? Ma grand'mère ne m'en a rien dit. Passe encore si elle est belle... Cela, d'ailleurs, je le saurai bientôt, car elle vient en ce moment, elle vient ! et combien elle doit trembler, combien elle doit être émue en son âme de jeune fille si seulement elle soupçonne... » Et, finissant par y croire moi-même, je répétais sur tous les tons : « Elle vient ! j'attends ma fiancée !... »

Machinalement, mes yeux se portaient vers la double avenue du château, qui entoure comme une ceinture, avec sa colonnade de peupliers, une immense prairie couverte çà et là de petits îlots verdoyants formés de grands massifs de fleurs et de fourrés impénétrables.

Je me jetai sur un fauteuil et me remis à divaguer. Comme par une pente naturelle, mes pensées glissèrent bientôt vers mes amis, mes anciens compagnons d'étude, dont plusieurs avaient été fiancés aussi et m'en avaient appris la nouvelle avec le lyrisme ordinaire... Puis, peu à peu, leurs lettres avaient changé de ton, et plus d'un m'y laissait entrevoir comme un vague regret de la liberté perdue. . Il en était d'heureux pourtant... oui, mais pas beaucoup... cinq ou six, sept à la rigueur... Et les autres ! les autres !... Et ces fiancées incomparables, ces jennes filles simples, timides et modestes, qu'étaient-elles enfin devenues ?... Des femmes vaniteuses, coquettes, arrogantes...